

La contribution des Services Speciaux a certaines heures cruciales da la 2eme Guerre mondiale

Category: 1940-1944 : Résistances en France, 2ème Guerre Mondiale (1939-1945), Colonel Paul Paillole, Europe de l'Ouest, Extraits de bulletin, Renseignement, Services allemands, Services français
29 octobre 2021

Par le Colonel Paul Paillole en 1988 :

On peut considérer trois phases — juillet 1940 à décembre 1940 : notre action dans cette phase la plus critique du conflit; — décembre 1940 à fin 1943 : c'est le développement de nos moyens de défense; — fin 1943 à août 1944 : c'est la préparation de la libération du territoire.

La première phase est de loin la plus dramatique et la plus incertaine sur l'issue de la guerre. La Grande-Bretagne supporte seule, tout le poids de la guerre. Deux terribles menaces pèsent sur elle : — l'une immédiate, le débarquement de la Wehrmacht en Angleterre; — l'autre à court terme, l'asphyxie de l'Empire par la saisie de ses voies de communication, l'occupation de Gibraltar et de Suez.

A cet instant décisif nos Services Spéciaux sont les seuls en mesure d'aider l'I.S. dans la recherche et la connaissance des projets de l'ennemi. Depuis des années nous l'observons, nous le connaissons. Nos techniciens sont rompus dans l'art de s'introduire chez lui. Juillet 1940 : nous venons de ressaisir nos moyens de recherche dispersés par la débâcle de juin. Nos liaisons avec l'I.S. sont rétablies.

Depuis 1937 nos services installés à Toulouse et Bayonne couvrent les Pyrénées et l'Espagne. Desjardins et Germain pour le S.R., d'Hoffelize pour le C.E. Lorsque l'Abwehr s'installe à Bordeaux il est déjà pénétré.

Son chef Rumpe est une vieille connaissance. Ses principaux informateurs sont nos agents. Rigaud, ici présent, peut en témoigner. Le Grand Patron de Rumpe, l'Amiral Canaris, est lui aussi sous notre surveillance constante. Or c'est lui qui est chargé à partir de juillet 1940 de négocier avec l'Espagne l'attaque de Gibraltar. C'est un vieil ami de Franco.

C'est si vrai qu'après l'exécution de Canaris en 1945, le Caudillo versera une pension à sa veuve. C'est un jeu de suivre ses déplacements et d'informer Londres. L'ordre de bataille de la 7° Armée allemande stationnée dans le Sud-ouest est tenu à jour et nous observons au Valdahon l'entraînement du Corps prévu pour attaquer Gibraltar.

Le 17 septembre 1940, la Luftwaffe vaincue par la R.A.F., Hitler renonce au débarquement en Angleterre. Il se tourne résolument vers Gibraltar. De nouveau, Canaris file à Madrid, prépare une entrevue du Führer et de Franco. Elle a lieu à Hendaye le 23 octobre, la veille de l'entrevue de Montoire avec Pétain.

Franco réclame des garanties de ravitaillement et des promesses de territoires en A.F.N. Hitler est réticent. On se quitte amis sans engagements réciproques. Pourtant le Führer entend poursuivre son plan. Le 12 novembre 1940, il fixe au 15 décembre 1940 l'assaut de Gibraltar. Canaris revient à Madrid via Bordeaux où nous le prenons en chasse. Franco demeure réticent. Hitler veut passer outre mais le chef de l'Abwehr l'en dissuade. Le 10 décembre 1940 il renonce à l'aventure espagnole. C'est le deuxième tournant du conflit. Nous pouvons l'annoncer aux Anglais pour leur plus grand soulagement, en même temps que le reflux vers l'Est des meilleures unités de la Wehrmacht.

Me voici au deuxième aspect de nos missions. Elles seront essentiellement défensives. A côté de l'Abwehr et pour le supplanter, nous voyons s'installer à Bordeaux, à la tête de la Section IV du S.I.P.O./S.D. (Gestapo) le S.S. Dohse, l'homologue de Barbie.

Il s'agit pour l'Allemand de juguler toute velléité de résistances, de surveiller la frontière franco-espagnole, la côte Atlantique, et d'implanter en France et en A.F.N. des réseaux de propagande et de renseignements.

Lutte implacable qui voit nos postes décimés. Lullé déporté, Germain le remplace. Proton, puis de Bonneval sont à leurs tours arrêtés. Guiraud et Dulac les remplacent. Fin 1942, l'un des nôtres, Taillandier, avec l'aide d'André Fontes, met sur pied le Groupe Morhange qui va s'illustrer dans la répression impitoyable de la trahison. Fin 1943, 184 agents de l'Axe ont été arrêtés ou neutralisés, 42 ont été exécutés, la plupart en A.F.N. où l'ennemi n'a pas réussi à pénétrer.

Autre aspect de cette lutte : notre participation au travail clandestin de l'Armée. C'est l'un des nôtres qui est dans le Sud-ouest la cheville ouvrière du C.D.M. et de la mobilisation secrète. J'ai nommé André Pommiés, le Bordelais. A partir de 1942 (novembre), c'est-à-dire de l'occupation totale de la France, ses initiatives et ses réalisations seront au sommet des exploits de la Résistance.

Sa maîtrise de l'action secrète fait merveille. Avec l'aide de cadres de l'Armée, il implante dans le Sud-ouest une organisation de guérilla et de sabotage dont l'effectif, en juin 1944, dépassera 6.000 hommes dont l'action rejoindra souvent la nôtre. C'est de cet ensemble bien structuré que naîtra le Corps franc Pommiés. En septembre 1944, il rejoindra à Autun la 1er Armée Française. « Parmi les F.F.I. — écrira le Général de Lattre, il représente l'élément le plus homogène, il est l'exception. » Devenu le 49° R.I. il se battra admirablement dans les Vosges, en Alsace et jusqu'au cœur de la Bavière.

1944 — La 3e phase de notre action revêt un caractère plus offensif. Les opérations de libération sont proches. Il faut intensifier nos recherches aussi bien sur la Wehrmacht que sur les Services Spéciaux ennemis et leurs auxiliaires.

C'est l'envoi de nouvelles missions par parachutage « pick-up », par l'Espagne. C'est le renforcement de nos liaisons avec les réseaux locaux : « Gallia », « O.C.M. », « Combat » et bien sûr l' « O.R.A. » et le « C.F.P. »

Deux exemples illustrent ces efforts En juillet 1943, notre camarade Jean Bézy est envoyé par

Giraud à Madrid. Il doit y remplacer le Colonel Malaise, développer nos recherches dans le Sud-ouest et participer avec Mgr Boyer Mas à la récupération des évadés de France.

Déjà le réseau dit des « Rois Catholiques » avec Odette de Blignières, apporte régulièrement d'excellentes informations. Bézy va amplifier ses moyens avec des volontaires extraits des prisons espagnoles. Ainsi fin juillet 1943, il recrutera un personnage d'une trempe exceptionnelle. Au mépris des dangers et des fatigues, il passera, repassera, passera encore les Pyrénées pour accomplir les missions les plus risquées et les plus payantes; il s'agit de Gaston Vincent.

Il faudrait un livre pour conter ses exploits. Le plus fameux est le rétablissement en un temps record de nos liaisons avec l'un de nos plus importants réseaux celui du Commandant Fournet. Depuis 1941, Fournet dirige le Comité d'Organisation des Transports Routiers. Plus de 60.000 camionneurs circulent pour lui dans toute la France; travaillent pour l'Organisation T.O.D.T. et le ravitaillement de la Wehrmacht. C'est une mine de renseignements de la plus haute valeur.

Parti le 14 août 1943 de Madrid, Vincent est 48 heures après chez Fournet à Paris. Une semaine plus tard, mission accomplie, il est de retour chez Bézy, porteur de l'énorme courrier en souffrance. Au passage à Bordeaux il a établi un relais chez l'adjoint de Fournet. Désormais, chaque mois, les courriers se succèdent, abondants et précis. « Fournet, Vincent... hommes d'épopée que l'on se félicite d'avoir eu la chance de connaître »... écrira Bézy dans son beau livre « Le S.R. Air ».

Je pourrais en écrire autant de Elly Rous Serra. Esprit curieux, d'une étonnante jeunesse, déjà formé au combat clandestin, il était le chef idéal pour une mission de contre-espionnage dans la région du Sud-ouest qui lui était familière et dont beaucoup de chefs de réseaux sont des amis. Venu en sous-marin par Barcelone, il était à pied d'œuvre dès les premiers jours de janvier 1944.

En quelques jours, son réseau « Baden Savoie » s'implante dans le triangle dont le sommet est Bordeaux et la base les Pyrénées, d'Hendaye à Andorre. En mars 1944 son rendement s'affirme. Les liaisons radio sont à ce point assurées avec Alger qu'il en fait bénéficier d'autres réseaux, notamment les Prisonniers de guerre. Il en est de même de ses filières pyrénéennes et de ses terrains de parachutage.

Le 26 août 1944, lorsque Bordeaux est libéré, il peut s'enorgueillir d'un bilan exceptionnel 1.330 suspects identifiés, 459 arrestations, 60 kg de documents saisis, 500 dossiers capturés à la Kommandantur, 529 de Bordeaux, 573 messages radio expédiés ou reçus. Tout cela avec un effectif de 175 agents. Tel était l'homme dont le rayonnement et le souvenir nous rassemblent ici.

De ce survol de nos activités, que retenir d'essentiel ? Bien sûr que la recherche du renseignement en profondeur ne s'improvise pas. C'est un principe primordial de technique. Mais je crois que l'Histoire devra mettre en évidence la contribution capitale des Services Spéciaux français à certaines heures cruciales du Deuxième conflit mondial. C'est notre devoir et notre rôle d'imposer cette vérité.

Ce n'est pas tout : lorsqu'en mai 1944 est venu en discussion avec nos alliés le partage des responsabilités dans les territoires français libérés, notre fierté demeure d'avoir contribué, par

notre présence permanente dans la bataille du renseignement et l'efficacité de notre organisation de Sécurité, au retour de la pleine souveraineté de la France.

[Le TR Italie recit du colonel Parisot](#)

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Renseignement,Services allemands
29 octobre 2021

Il a échoué au plus ancien des survivants de nos services ayant participé à la Campagne d'Italie, d'en rappeler le souvenir.

Malgré toute la juste publicité donnée au débarquement allié en Normandie, il convient en effet de ne pas oublier que l'effort de guerre français a été soutenu en majeure partie par l'Armée d'Afrique ; après avoir largement participé, dans des conditions particulièrement méritoires, à la dure campagne de reconquête de la Tunisie, et sans escamoter l'entreprise exclusivement française de la libération de la Corse ni le débarquement de vive force à l'Île d'Elbe, il y a lieu de se souvenir que nos services étaient déjà présents en Sicile avant même le désistement italien. Ainsi notre ami le Docteur Rigaud a-t-il pu goûter en toute connaissance de cause l'évocation de certaines péripéties relatées dans notre bulletin 152 (1991/IV) concernant l'année 1943.

Les magnifiques exploits du Corps Expéditionnaire Français d'Italie, le génie manoeuvrier de son chef prestigieux, le futur Maréchal Juin, ont fait l'objet de maintes relations, aussi bien limiterons-nous notre article au rôle que nous avons rempli à l'échelon du 15ème Groupe d'Armées (8ème Armée britannique et 5ème américaine) ou à celui plus modeste du CEF - partie intégrante de la 5ème Armée US.

A notre débarquement à Naples et lors de notre pause à Maddaloni, nos équipes de Sécurité Militaire étaient coiffées par un camarade expérimenté, Gacon, qu'assistaient Cot, Whiteway, Delseny, Huet...

Le TR était représenté par votre serviteur, secondé par son ancien complice du débarquement américain au Maroc du 8 novembre 1942, Lapatelli. Le SRO avait été confié à Weil, qui prenait suffisamment au sérieux le renseignement dit " de contact " pour se faire un jour, " piquer " sa jeep et son chauffeur Ginestar au cours d'une échauffourée avec une patrouille allemande dans les Apennins.

Le rôle des équipes SM était évidemment la chasse aux espions. Ceux d'entre eux qui étaient jugés susceptibles d'être retournés, étaient proposés au TR, chargé de les transformer si possible en "W" (agents doubles). A lui, alors, de les manipuler, de façon à intoxiquer l'Abwehr au moyen de " fournitures " savamment dosées et préalablement discutées avec les services alliés. Ceux-ci pouvaient d'ailleurs à l'occasion être nos concurrents, en dépit d'excellentes relations personnelles avec l'équipe du Major britannique Malcolm Smith et de son adjoint

français Walter Borg (qui s'était fait prendre au Cap Bon en flagrant délit d'émission avec Malte, pour signaler à ceux qui n'étaient pas encore redevenus nos alliés, les convois ennemis passant par le canal de Sicile).

Quant au SIM " indigène " - Servizio Informazioni Militare - en complète déconfiture, il était de surcroît trop peu sûr pour être fréquenté.

Les Britanniques n'en ont pas moins récupéré sournoisement Roatta.

Me sentant peu qualifié pour exposer l'historique de l'ensemble de nos Services Spéciaux au cours de la Campagne d'Italie, je me bornerai à évoquer les points forts ou les plus pittoresques de notre seule activité TR.

A Naples, il nous a fallu cornaquer une antenne de l'important réseau allemand coiffé en Tunisie. Un de ses " W " a été par nos soins intégré dans l'Institut français, permettant à son chef " Gilbert ", depuis Tunis, de donner une origine vraisemblable aux fournitures qu'il répercutait par radio au Colonel Reile, patron de l'Abwehr.

Mais bientôt la SM nous a livré un étudiant génois " Sergio " qui avait accepté une mission des Allemands ; nous en avons patiemment fait un double au prix d'une action psychologique assez longue, après avoir pris sur lui un indéniable ascendant : tout à fait par hasard en explorant le dédale des souterrains de Naples, nous avons découvert un itinéraire menant des locaux de la SM à notre appartement de la Via dei Mille ; si bien que notre hôte, bluffé par ce raffinement, ne savait qui nous étions, où nous logions, et ne risquait pas de nous vendre. Lorsque ce double a été mûr, il a fallu le renvoyer à ses employeurs en lui faisant franchir les lignes nuitamment dans le sauvage parc national des Abruzzes ; nous y avons même craint, sans armes, d'être attaqués par les loups qui hantaient ces solitudes et souffraient, eux aussi, d'un ravitaillement succinct ! Dans une autre circonstance Lupatelli, un beau jour surpris par des tirs d'artillerie a attrapé des sueurs froides en s'apercevant qu'il s'était mis à l'abri derrière un dépôt d'obus.

Il était moins dangereux de coiffer un " pianiste " (émetteur radio) italo-bulgare, qui opérait sur une terrasse offrant une vue sublime sur les vieux toits de tuiles de Rome. Nous l'avons retrouvé à Florence, pendant la semaine où la ville, sillonnée de patrouilles adverses et sous les tirs de partisans juchés sur les toits, se trouvait entre les lignes. Dans une trattoria minable, il nous a remis une liasse de billets et un questionnaire de ses employeurs, en nous tendant discrètement d'une table voisine le contenu d'un pot de moutarde mal rincé. A la même époque le fidèle aspirant Rabouille - celui qui récupéra pour nous, plus tard, l'intégralité du trésor de la Milice de Darnand, arrêté à Milan (1) , y gagna sa médaille militaire dans un combat de rues non programmé.

Mais auparavant, c'est bien à Rome, où nous avons pénétré le 4 juin 1944 (les troupes y sont entrées le lendemain) que s'est déroulé le plus clair de notre activité. Nous y avons bénéficié de précieuses relations entretenues jusqu'à l'entrée en guerre de l'Italie, par l'auteur de mes jours, attaché militaire au Palais Farnèse (2).

A ses " HC " (Honorables Correspondants) de grande classe, dont un cardinal français, doyen du Sacré Collège et patron des Églises d'Orient, S.E. Mgr Tisserant alias " Minerve ", qui ne

reniait pas ses activités passées d'officier de renseignement au Levant, s'est ajouté un ministre italien, Giuseppe Bottai, qui a joué un rôle de premier plan dans l'éviction de Mussolini le 25 juillet 1943. Je suis allé le chercher dans un couvent, et selon son désir - mais à la barbe de tous les services alliés ou ennemis qui le recherchaient, français y compris, je l'ai accompagné jusqu'à Bel Abbés pour l'engager à la légion où il a fait le reste; la campagne de France et d'Allemagne comme mitrailleur d'un blindé léger. Il avait du cran, et le logement où on l'avait hébergé, annexe de notre PC des Parioli, a ainsi mérité son nom très pompéien de " Villa des Mystères ". Il ne fallait pas se faire prendre et déjeunant avec lui à l'escale de Naples pour changer d'avion, j'ai eu très peur qu'il ne soit reconnu par les serveurs italiens du mess américain intrigués par sa barbiche (malgré la tenue française qui avait remplacé... la soutane qu'il portait au couvent).

Enfin, bien qu'il s'agisse d'une escapade marginale, improvisée avec les moyens du bord mais avec l'autorisation du Commandant Paillole, nous avons pris pied dans les Balkans en Albanie, au cours d'une équipée que j'ai relatée dans le bulletin n° 36 (1962/IV) de l'A.S.S.D.N. et qui a été reproduite sans notre aval par un plagiaire, directeur de la revue H.....a.

Cette aventure nous a permis de blouser le dictateur communiste Enver Hodja en lui extorquant la récupération des " Malgré-nous " alsaciens et mosellans, déserteurs de la Wehrmacht.

Nous avons aussi mis la main sur les photos aériennes des puits locaux de pétrole.

Le chef de poste de notre antenne de Tiran, le captain J. Wisdorff, montait en toute simplicité un pur-sang du Roi Zog, évincé par les italiens.

Nous avons aussi bien failli faire de notre camarade, Jean Nadal, Père de la congrégation de Bétharram et Lieutenant de réserve, le premier nonce apostolique dans les Balkans libérés de l'occupation italo-allemande, mais pas de celle des Soviétiques...

Entre Noël 1945 et le nouvel An 1946, notre camarade, le Capitaine Lacat ayant disparu en mer entre Malte et la Sicile, j'ai dû quitter mon équipe d'Italie, d'ailleurs un peu féminisée et de moins en moins laïque (que de jupons !) pour aller prendre à la Centale (installée Boulevard Suchet dans les meubles de la Luftwaffe) sa succession à la section géographique 25-7 (Sud Europe). La guerre chaude était finie, la guerre froide commençait.

(1) Une partie du très important magot - des sacs de doublons d'Espagne, sans doute volés à des juifs - était camouflée dans les tuyaux d'orgue d'un monastère de Tirana (Valteline, tout près de la frontière suisse).

(2) A ce sujet, qu'il me soit permis d'évoquer ici la plus grande joie de ma carrière : je l'ai éprouvée le jour où, exactement 4 ans après, j'ai assisté avec un bataillon de tirailleurs à un lever de conteurs expiatoire, sur les ruines de la villa Incisa all'olgiata où mon père avait été contraint, comme dernier attaché militaire à Rome, la mort dans l'âme, de signer l'Armistice de 1940 avec les Italiens

La libération de la Corse Du S.R. au bataillon de Choc

Category: 1944 : Débarquements en France, Europe de l'Ouest, Extraits de bulletin, Renseignement, Services allemands
29 octobre 2021

Curieuse compagnie que la nôtre ! Le Commandant Gambiez ne disposait d'aucune réserve en uniforme pour nous équiper. C'est donc en vêtements civils, qu'après quelques jours d'entraînement commando, nous prîmes part aux premières opérations de Libération de la Corse. Afin de ne pas être traités comme des francs-tireurs en cas de capture, nous avons été pourvus d'un brassard blanc portant la tête de maure, emblème de la Corse. Cette précaution me parut très illusoire à un moment où les maquisards étaient l'objet de terribles représailles de la part des troupes allemandes. Nous fûmes par contre dotés du même armement que celui dont étaient pourvues les autres unités du Bataillon de Choc. Il comprenait essentiellement le fusil-mitrailleur Brent, le pistolet-mitrailleur Sten et la grenade Gammon dont la charge de plastic causait de terribles ravages au moment de l'impact.

J'avais retrouvé dans mes bagages un vieux béret alpin et mon ancien blouson des Corps Francs de 1940; ces deux attributs, complétés par des galons de lieutenant un peu défraîchis, me donnèrent une allure assez convenable dont se souciaient assez peu les garçons que j'avais à commander.

En rejoignant le Bataillon de Choc, je ne faisais que retrouver mon statut d'Officier de carrière. Pourtant pour les autorités civiles locales je demeurais Marcel CIMA, Délégué Départemental de l'Artisanat.

Il me fallait me dépouiller de ce déguisement. J'écrivis une lettre officielle au Préfet de la Corse pour lui annoncer ma démission de mes fonctions civiles et ma réintégration dans l'Armée.

Les événements évoluaient rapidement.

En effet, les Allemands ne furent pas longs à réagir. La Corse constituait pour eux un tremplin qui leur permettait d'acheminer par la plaine orientale et par Bastia vers l'Italie du Nord, leurs unités stationnées en Sardaigne. Ils ne tenaient pas à ce que ce marche-pied leur fut interdit par l'armée française ou la résistance corse.

La mission du Bataillon de Choc était de s'opposer par tous les moyens (embuscades, coups de main, harcèlement) aux mouvements des unités allemandes qui se dirigeaient vers Bastia.

Notre compagnie, dont les sections opéraient isolément, prit vaillamment sa part dans cette mission.

Nos déplacements s'effectuaient soit en camion, soit souvent à pied. Je me souviens des marches exténuantes sur des sentiers de montagne auxquelles nos volontaires à tête de moines, non entraînés, étaient peu préparés. Ils furent en tous points remarquables par leur courage et leur entrain.

A plusieurs reprises ma section fut transportée sur des camions de l'armée italienne conduite par des soldats italiens en uniforme. Ces garçons auraient d'ailleurs fait n'importe quoi pour nous être agréable et se faire pardonner.

Nous arrivâmes ainsi un soir à Vescovato, village à 20 kilomètres au sud de Bastia.

Depuis notre départ d'Ajaccio, le Lieutenant Riquebourg avait été remplacé à la tête de notre compagnie par le Capitaine Charles Torri, un de mes grands anciens de Saint-Cyr.

Il vint me retrouver à Vescovato pour me fixer la mission du lendemain.

Il avait appris que les troupes allemandes occupaient le petit village d'Olmo (3 kilomètres à l'ouest de Vescovato). Il savait aussi que chaque matin, un ou plusieurs camions militaires allemands montaient à Olmo pour ravitailler le poste et y amener du personnel.

Ma mission consistait à tendre une embuscade pour détruire ces camions le lendemain matin.

Le « Maquis » mit un guide à ma disposition et nous quittâmes Vescovato avant l'aube.

La progression lente et pénible dans une végétation très dense et sur un terrain escarpé fut soudainement arrêtée par des rafales de pistolets- mitrailleurs. Nous venions de tomber nous-mêmes dans une embuscade ou sur une patrouille allemande chargée de découvrir si Vescovato était tenu par les Français.

Le guide Corse qui marchait devant moi avait été tué sur le coup.

La réaction de la section fut immédiate. Aux rafales allemandes succédèrent celles de nos P-M. et les explosions de nos grenades.

Il ne pouvait plus être question de remplir une mission dont le succès reposait sur la surprise. Je fis replier ma section qui fut accompagnée sur le chemin du retour par des tirs de mortier. Un de mes hommes fut légèrement blessé. Je n'étais pas fier, et mes hommes étaient furieux.

Le Capitaine Torri vint me retrouver quelques heures après à Vescovato.

Mis au courant des événements il me dit simplement : « Tu recommences demain matin. »

Ce qui fut fait, mes hommes avaient la rage au ventre.

Après une progression aussi lente et aussi pénible que celle de la veille, je fis mettre des fusils-mitrailleurs en batterie sur une pente qui dominait la route.

Un camion de la Wehrmacht l'emprunta ce matin-là. Foudroyé par les fusils-mitrailleurs il n'alla pas plus loin. Ses occupants non plus.

Après la libération complète de la Corse et le regroupement du Bataillon de Choc à Calvi, je revins à Vescovato pour revoir cette pittoresque localité dont le médecin m'avait hébergé.

Plus tard encore, le Capitaine Torri y fut enterré. C'était son village.

A CALVI

Fin 1943, le Bataillon de Choc fut regroupé à Calvi où il s'installa dans la citadelle qu'occupe maintenant la Légion Etrangère.

Les souvenirs de cette ville sympathique se sont progressivement estompés. Il ne reste dans ma mémoire que la vision d'une rade magnifique sur fonds de montagnes et ce promontoire autoritaire que constituait la citadelle dominant la cité.

Notre 4e Compagnie avait enfin reçu ses uniformes et équipements américains. Blouson Corps Franc, Béret alpin et brassard à tête de Maure trouvaient désormais leur place parmi d'autres reliques. L'instruction et l'entraînement poussés auxquels nous étions astreints achevaient de nous intégrer dans le Bataillon de Choc. Seul ne pouvait nous être donné l'entraînement parachutiste auquel avaient été soumis en Algérie tous les chasseurs de la prestigieuse unité. La Corse avait été libérée. Il fallait être en mesure de la défendre d'éventuels retours en force des Allemands. Le Bataillon avait reçu une mission de défense des côtes dans la région de Calvi en attendant de se voir confier une tâche plus conforme à sa vocation. C'est à Calvi que me parvinrent fin décembre 1943 l'ordre de rejoindre la Direction du Service de Renseignements à Alger pour une autre destinée.

Le S.S.M. et le T.R. dans les premières opérations de débarquement en Italie Juillet 1943, PANTALLERIA et SICILE

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Services allemands
29 octobre 2021

Nous publions cet extrait des souvenirs du Colonel Parisot spécialement à la mémoire et en hommage au Sous-Lieutenant Renaud qui fut le premier officier S.M. de débarquement tué au cours de la première opération de libération du continent européen.

Outre ce dramatique épisode qui coûta le 14 juin 1943 la vie à notre héroïque camarade dans l'îlot de Pantelleria, le récit de Serge Parisot chef de notre première équipe S.M./T.R. de débarquement en Italie comporte des révélations fort révélatrices sur la nature des rapports avec nos alliés... ainsi qu'avec la gente féminine italienne.

DÉBARQUEMENT EN SICILE EN JUILLET 1943

Le lecteur alléché par ce titre risque fort d'être déçu : il ne sera question ici ni d'un héroïque assaut sous un feu d'enfer ni d'un abordage en tapinois par une nuit sans lune... Mon arrivée comme celle des fameux carabiniers fut si tardive que toutes les côtes méridionales de la grande île étaient déjà truffées de troupes anglo-américaines lorsque je fus admis (en même temps qu'un tabor de goums marocains prévu pour d'éventuels et obscurs combats en montagne) à l'honneur de représenter la participation française à l'opération.

L'EMBARQUEMENT DE L'ÉQUIPE S.S.M./T.R.

Car notre armée d'Afrique en dépit de sa contribution importante sinon décisive à la libération de la Tunisie, a tout de suite été traitée de façon indigne et évincée par nos alliés ; sous prétexte de haute politique. Il ne fallait pas que les Français risquent de se venger du coup de poignard dans le dos reçu des Italiens en juin 1940 ; en effet, les Anglo-Saxons espéraient bien la défection pure et simple des forces armées fascistes, et notre encombrante présence n'était pas souhaitable en raison des incidents à craindre.

Les goumiers engagés en petit nombre dans l'intérieur de l'île, ne seraient pas gênants et pourraient être précieux en terrain difficile ; les Services Spéciaux d'Alger qui venaient de rendre au débarquement en Sicile un service signalé en menant à bien l'Affaire Gilbert (opération d'intoxication menée par nos Services dans le cadre de la Force A) pourraient aussi être d'autant plus utiles à la coalition. J'avais naguère voyagé en Sicile et j'offrais à démarrer dans l'île, sinon en Europe, une extension de la fameuse affaire (dont j'avais été l'officier traitant).

Le seul ennui était qu'un uniforme français serait plus voyant à Syracuse qu'au fin fond des djebels siciliens.

J'avais décliné l'offre flatteuse de revêtir l'uniforme britannique et décidé de remplir notre mission en civil.

Voilà comment au port de la Goulette je pris place avec Guillaume pour adjoint et deux sous-officiers français également " en bourgeois " dont un pianiste, c'est-à-dire un opérateur radio sur un honnête et pacifique chalutier battant pavillon neutre (portugais).

A bord une autre équipe de passagers, cette fois en tenue, appartenait aux Services Spéciaux britanniques : un capitain irlandais arborant sur le côté de son béret un joli petit plumet vert, un Français d'origine maltaise frais émoulu des torrides géôles - pontons tunisiennes (pour avoir été pris quelques mois trop tôt en train de poser des mines ventouses sous le ventre de bateaux italiens), un juif tunisien et un aventurier italien ; le tout avec la bénédiction du sympathique major Trevor Wilson représentant de l'I.S. sur les territoires français libérés en Afrique du Nord.

Le bâtiment en cause " Le Prodigal " avait bel et bien droit aux initiales " H.M.S. " (on His Majesty Service). Son pittoresque commandant (un lieutenant de vaisseau anglais de Tanger parlant espagnol, français et arabe) et l'équipage de " pêcheurs " étaient intégralement fournis par la Royal Navy.

En principe, l'outil et ses forbans avaient été prévus pour travailler dans l'Adriatique parmi le dédale de " canali " et d'îles bordant la côte dalmate, leur mission normale était le largage d'agents yougoslaves opérant en liaison avec les partisans tchétniks (royalistes de Mikhaïlovitch) ou titistes (communistes) soulevés contre les occupants allemands.

Les mauvaises rencontres pouvaient être fréquentes entre bâtiments de nationalités incertaines, et le " Prodigal " était muni d'un dispositif ingénieux, permettant en appuyant sur un bouton, de démasquer instantanément un petit canon et deux postes de mitrailleuses jumelées normalement dissimulées derrière le plat-bord escamotable.

LA FIN DU SOUS-LIEUTENANT RENAUD A PANTELLERIA

Nous devons faire escale à Pantelleria ce petit chicot de lave noirâtre que des propriétaires italiens avaient aménagé au milieu du canal de Sicile à la fois en terrain d'aviation, en poste d'observation fortifié sur la route de Malte et, enfin, en " confino " camp de concentration pour déportés politiques.

Trois semaines auparavant, mon jeune camarade et coéquipier du poste de contre-espionnage de Tunis, le Sous-Lieutenant Renaud, y avait trouvé une mort héroïque dans les circonstances suivantes : sa connaissance de l'italien, du grec, du turc et de l'arabe (il était né à Alexandrie d'Égypte) lui avait valu la mission de recherches outre la documentation et le personnel des services spéciaux italiens, d'éventuels prisonniers échappés lors du repli du pénitencier et susceptibles d'être utilisés comme agents ; il avait comme compagnon de mission un journaliste israélite de Tunis et un gendarme secrétaire lui-même étant radio et muni d'un poste-valise pour communiquer avec notre poste de Tunis. A peine débarqué il avait déployé son antenne dans un bâtiment en ruines et attendait l'heure toute proche de la vacation, lorsqu'une vague de stukas entreprit un bombardement en piqué.

Ayant commencé ses appels il ne voulut pas céder aux objurgations de ses compagnons pressant d'interrompre l'émission et de chercher un meilleur abri. Sous le souffle des explosions ce qui restait de la toiture s'effondra et ensevelit notre camarade sous un chaos de pierres et de plâtre ; dans un nuage de poussière on parvint à le dégager en soulevant une énorme poutre qui l'étouffait. Pâle mais sans blessures autres que superficielles, il souriait et semblait presque intact. Les sauveteurs se félicitaient déjà de ce dénouement lorsqu'il rendit le dernier soupir, tué à retardement par le choc en ayant succombé à une hémorragie interne. Je tiens ces détails du journaliste de Tunis, Lucien Smadja que j'avais bien inconsidérément apostrophé en le voyant rentrer au poste de la rue d'Angleterre à Tunis avec la mine décomposée.

A PANTELLERIA NOUS AVONS RELACHE QUELQUES HEURES. Essayant une tempête sévère j'y ai horriblement souffert ; pour la première et sans doute la dernière fois de mon existence, du mal de mer ; mais l'honneur était sauf car presque tous nos boulingueurs étaient également hors de combat.

DÉBARQUEMENT EN SICILE

Pour notre arrivée à Syracuse nous avons eu droit à un étincelant feu d'artifice dû à une attaque aérienne. L'adorable fontaine Arethuse, désertée par ses colombes blanches, recéléait des pièces de D.C.A. en batterie sur une affreuse plateforme datant sans doute des Allemands et masquant les papyrus de la célèbre vasque. Tous les murs de la ville étaient déjà bariolés d'affiches représentant Roosevelt ou Churchill souriant sur le fond tricolore de leurs couleurs nationales ; les moustaches de Giraud n'apparaissaient nulle part et il n'était pas davantage question de notre bleu, blanc, rouge. Très vite notre équipe s'est mise au travail en liaison avec les Services Spéciaux alliés.

Désormais nous portions ingénument nos tenues françaises, j'arborais même un képi et aucun Anglais ni Américain ne s'est permis de nous en faire la moindre réflexion. La suite de l'histoire comporte un épisode croustillant qu'il eût été dommage de passer sous silence : Une quinzaine de jours plus tard alors que nous étions à Catane nous apprenons que le " Prodigal " faisait escale dans le port. C'était le moment où jamais de rendre à son sympathique " pacha " la cordiale hospitalité qu'il nous avait offerte à son bord. Après quelque libations il nous a avoué chercher pour le repos du guerrier " une femme au cheveux noirs, et sans conscience ". Après le dîner, comme nous le rattachions dans la chambre que nous lui avions réservée, il a eu l'agréable surprise de découvrir sous sa moustiquaire l'objet de ses désirs (1) dûment défrayée par anticipation, car pour l'honneur du pavillon il faut savoir recevoir.

Dix Ans dans les prisons soviétiques - Rencontre avec le General OBERST RUDOLPH SCHMIDT

Category: Affaire Hans Thilo Schmidt, Europe de l'Est, Europe de l'Ouest, Extraits de bulletin, Renseignement, Services allemands
29 octobre 2021

LES SOUVENIRS DE LUCIEN GOUAZÉ

Entre l'eau alourdie des orages prochains Et le ciel triste où s'attarde le cri Des goélands marins qui sentent le carnage, Seul, impuissant, vaincu, enchaîné à l'avant D'une sanglante galère, Un homme de chez nous, un homme d'aujourd'hui, Un soldat, un ami, un frère, Minute après minute, en attendant la mort Compte le temps. *Prison de Kiev, 1952.*

Ainsi se termine le recueil de Poèmes en sous-sol que notre camarade Lucien Gouazé écrit durant ses dix années de détention dans les prisons soviétiques.

Dans la présentation de ce recueil — qu'il a bien voulu dédier à l'A.A.S.S.D.N., Gouazé résume ainsi ce que fut sa misérable existence

Ces « poèmes » ont une histoire : la mienne durant les quelques dix années les plus sombres de ma vie — une vie pourtant riche en aventures et partant et mécomptes ! Septembre 48-mars 58, cela fait presque dix ans et un long, très long voyage dans les sous-sols du Goulag. De ce « Goulag » au sens convenu et désormais habituel du terme (ensemble des camps de travail soviétiques), depuis Soljenitsyne et tant d'autres : revenant ou dissidents, on n'ignore plus grand-chose. Mais des « sous-sols » du Goulag, ces prisons secrètes, quasi hermétiques où s'exprimait pleinement le génie de Staline, a-t-on suffisamment parlé et écrit? Me référant à mes seules expériences : épreuves traversées, moments douloureusement vécus, lieux de « séjours » plus ou moins prolongés,

je pourrai citer parmi ces sous-sols, et successivement — dans l'ordre à la fois du temps et de l'espace :

Les geôles militaires de Baden-hei-Wien, la prison du M.V.D. de Kiev, les cellules compressées de la célèbre Ljoubjanka à Moscou et enfin pour l'absolu repos du combattant à genoux : l'Isolateur politique (Politolator) de Vladimir, à quelques 180 km au N.-O. de Moscou, où j'ai passé la meilleure part de ma détention : un peu plus de sept ans.

Je dis bien la meilleure part — sans euphémisme ni ironie. Là, en effet, après des saisons d'isolement total et tatillon, je retrouvais enfin d'autres hommes — des compagnons avec qui rompre le pain, confronter ma misère à la leur et partager, de temps à autre, la même folle

espérance de libération.

Mais là aussi, dans cette solitude partiellement rompue des cellules pour quatre, huit, douze, voire vingt ou vingt-cinq détenus, la règle s'humanise. Des livres, surtout en russe mais aussi en allemand, anglais et français, circulant dans la prison sous le contrôle vigilant (un message est si vite passé!) d'une bibliothécaire assermentée.

Mieux encore, quelques porte-plumes par cellule et de l'encre d'écolier sont à notre disposition. Le tirage au sort décide de l'ordre d'attribution entre détenus et de la durée de celle-ci.

Grâce à cet « écritoire », deux ou trois fois la semaine et les quelques feuilles de papier mendrées ici et là, aurait pu s'achever, pour moi, l'effort, résolu dès les premiers jours de ma captivité, de fixer mes pensées, mes impressions par le souvenir écrit — volonté de mémoriser à tout prix mon destin, douloureuse certes mais libératrice, qui m'arrache aux fantasmes suicidaires du désespoir, à l'abrupte réalité des murs et des barreaux et par-dessus tout à la stagnation du temps à ce présent figé qui n'en finit pas de broyer l'homme au creuset de sa solitude. Aurait pu s'achever... C'était compter sans les fouilles réglementaires et toujours imprévues entraînant, selon l'humeur du chef de la prison, soit un coup d'oeil rapide sur nos papiers, soit une rafle générale de tous les écrits — par définition suspects. C'était compter surtout sans les mises en route brutales pour quelque destination inconnue — le voyageur plus que jamais sans bagage abandonnant derrière lui le moindre bout de papier.

RENCONTRE AVEC LE GENERAL RUDOLPH SCHMIDT *Dans son livre « [Notre espion chez Hitler](#) », le Colonel Paul Paillole expose l'importance exceptionnelle des renseignements politiques et militaires recueillis par l'agent n° 1 de notre S.R., Hans Thilo Schmidt, entre 1933 et 1940. Frère du Général d'Armée blindée Rudolph Schmidt, rival du fameux Guderian, notre agent recueillait ses confidences, pillait sans vergogne ses secrets, trahissait sa confiance. Arrêté par l'Abwehr en 1943, Hans Thilo Schmidt provoqua la disgrâce de son frère, pourtant l'un des généraux favoris de Hitler et nanti d'un prestigieux commandement sur le front russe. Devant l'ampleur de la trahison de l'un de ses hauts fonctionnaires et dignitaire du Parti, devant l'extrême gravité de la sanction impliquée par le Führer à un Chef d'Armée de grande et respectable réputation, le III° Reich et maintenant la R.F.A., ont imposé une règle absolue de silence sur cette affaire d'espionnage sans précédent. Il y va, semble-t-il, de l'honneur de l'Allemagne! Limogé, le Général Rudolf Schmidt s'était retiré à Weimar, mortifié, amer. Il s'efforçait de cacher à son entourage les vraies raisons de sa disgrâce. Pourtant son calvaire n'était pas achevé. Accusé à Nuremberg, par les Soviétiques d'avoir toléré en Ukraine des sévices contre la population civile et les prisonniers, il fut arrêté en 1947 et transféré en Russie. Par un hasard extraordinaire il va rencontrer en prison notre camarade Gouazé qui ignore tout des circonstances qui ont provoqué l'effacement du Général Schmidt et son arrestation par les Soviétiques.*

Il nous a semblé intéressant de connaître l'opinion de Gouazé sur ce Grand Chef de la Wehrmacht et de savoir comment celui-ci expliquait sa situation .

Voici le récit de notre camarade :

Je dois préciser qu'avant 1950, je ne connaissais du Général Rudolf Schmidt que le nom — un

nom parmi ceux des maréchaux et généraux du Reich qui combattirent sur le front russe en 1941 et 42.

C'est en 1950, entre le 23 février et le 1er mars, dans la prison de passage de Kiev, que j'ai fait la connaissance du Général d'Armée Rudolf Schmidt.

Nous sympathisâmes et, au cours de nos conversations, il me précisa qu'en tant qu'ancien Gouverneur Militaire de Stanislav sur le front russe, il avait été arrêté en Allemagne de l'Est, dès 1947 et remis aux Autorités soviétiques d'occupation et qu'il faisait route, selon toute vraisemblance, pour Moscou. Ce n'est que quatre ans plus tard que je reverrai le Général Schmidt, ayant achevé, comme moi-même, entre les murs du « Polit-isolator » de Wladimir, son parcours du combattant sans armes, avec les étapes obligatoires de la Centrale de Kiev et de la célèbre Ljoubianka prison spéciale du Ministère de l'Intérieur à Moscou où il séjourna, autant qu'il me souviennent plus longtemps que moi, donc au moins pendant un an.

En décembre 1954, nous figurons, tous deux sur les états des bâtiments Central — dit Block III — de la prison de Wladimir, le Général Schmidt à la cellule 17 et moi dans la 45, en compagnie de détenus de différentes nationalités, sauf soviétique : Allemands, Autrichiens, Japonais, Hongrois, Finlandais et Grecs, ex-partisans du Général Markos. Au total, une douzaine de personnes. Ayant ainsi tracé « en gros » le cadre de ma deuxième et durable rencontre avec le Général Rudolf Schmidt, je ne saurais mieux faire que de reproduire ici les lignes que je lui consacre au chapitre X de Polit-Isolator sous le titre chargé d'espérance « Les Trompettes de Jéricho ».

« Enfin, un beau matin, nous est tombé du ciel un autre général, un vrai, celui-là, bien qu'il refuse de se faire appeler par son titre. M. Schmidt comme il persiste à se nommer ne vient pas de bien loin.

Simplement d'une cellule voisine qu'il a longtemps partagée avec le vieux Maréchal Von Kleist, quelques Allemands plutôt falots et un certain Paul, gendarme autrichien au passé immonde. L'odieux personnage, n'ayant plus de Juifs à torturer, s'en était pris aux deux vieillards. Pour commencer, il avait terrorisé Von Kleist, de manière si efficace, que sa victime, moralement brisée, devait expirer quelques mois plus tard à l'hôpital. Il s'attaqua ensuite au général Schmidt — sous prétexte que le vieil officier était né de mère anglaise. Au bout de plusieurs semaines d'incessantes bagarres, Schmidt, écoeuré, sollicita son transfert. Ce fut ainsi qu'il échoua parmi nous. Dès le premier jour, il se révèle un merveilleux compagnon. Cet homme qui, dans sa vie, n'eut pas d'enfant, possède l'art touchant d'être grand-père. Il économise sur sa propre nourriture afin de pouvoir aider les voraces imprévoyants que nous sommes, surtout aux heures difficiles de la soudure quand, du dernier colis il ne reste que la ficelle. Un grand-père qui sait également d'extraordinaires histoires : trois fois par semaine, entre sept et neuf, il nous a raconté les campagnes qu'il a faites, souvent conduites parfois gagnées, parfois perdues. Pologne, Hollande, France, Russie — c'est l'Europe entière, en armes et en sang, qui défile devant nous.

Le Général d'Armée Schmidt, un ancien de l'armée impériale, puis celle de la Weimar, professeur à l'École de Guerre, stratège et tacticien de valeur, n'obtint jamais son bâton de maréchal. Et pour cause, puisque, sous le IIIe Reich comme auparavant, il prétendait ne point cacher ses sentiments.

En 1940, il osa dire son fait à Goering, lors du bombardement sauvage et inutile de Rotterdam. En 1942, de ce front central dont il assurait la défense à la charnière à Voroniej, il écrivait à un ami berlinois : « Le Führer se prend pour Bonaparte. C'est son droit; le nôtre est d'admettre qu'il existe une différence entre un caporal et un brillant officier du génie sortie de l'école de Brienne. ». Le hasard voulu que cette lettre tombât entre les mains du Maréchal Keitel, son ennemi personnel, qui obtint facilement son rappel du front et sa mise à la retraite anticipée.

La guerre terminée, le destin, décidément malveillant, devait lui réserver encore un mauvais tour. Considéré comme hors de cause par les tribunaux militaires alliés, Schmidt, en 1947, se fit arrêter par les autorités de l'Allemagne de l'Est, lesquelles, sans doute au nom de cette souveraineté nationale qu'elles prétendaient représenter... le remirent aux Russes. Aujourd'hui, à soixante-sept ans avec tout son passé d'honnête homme derrière lui Schmidt prend ses malheurs en philosophe. Il n'a vraiment que deux regrets celui de n'avoir pu agir contre la folie nazie qui souilla son pays et celui d'être probablement condamné à mourir en terre étrangère. — Crever en pays russe, sans la consolation d'y être tombé en combattant quel abominable destin! Cette pensée le tourmente; dans nos conversations, à l'heure de la promenade, elle revient comme une rengaine. Ému, je proteste avec force : — Ce n'est pas ici que vous fermerez les yeux, monsieur Schmidt. J'en suis convaincu. Au fond, je ne suis évidemment sûr de rien. Mais pour lui comme pour moi-même, je veux, je dois croire en la Justice — sinon celle des hommes, du moins celle du Ciel. D'ailleurs, même dans notre univers hermétique, quelque chose a bougé et la prison tout entière est parcourue de frémissements. On perçoit déjà dans le lointain l'appel libérateur des Trompettes de Jéricho. Demain ou après demain, enfin un jour ou l'autre, s'écrouleront les murs de la « Maison des morts » et les chaînes tomberont de nos mains. De toute manière, en ce qui concerne le Général Schmidt, je ne me suis pas trompé : libéré en 1955, il mourra, un an plus tard, à Krefeld, en terre allemande.

[En déportation avec Michel Garder](#)

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Serment de Bon-Encontre,Services allemands
29 octobre 2021

De sa campagne de 1940 à son arrestation

A l'aube du 4 juin 1940, sur le chemin de halage du canal de la Moselle, une patrouille d'infanterie voit surgir devant elle deux sauvages barbus aux uniformes sales, déchirés et chiffonnés. Se disant rescapés du 2e escadron du 11e cuirassiers, les deux hommes sont conduits au fort de Dugny, près de Verdun, où siège l'état-major du Général Huntziger.

Après les avoir entendus, le Général les félicite puis ordonne de diffuser une note à toutes les unités relatant l'aventure des deux sous-officiers, exemplaire à l'heure où tant de soldats décrochent et se débandent au premier contact avec l'ennemi.

Vingt-cinq jours derrière les lignes adverses avec une seule idée en tête, reprendre leur place

au combat, méritait qu'on s'attarde sur la performance des maréchaux des logis Garder et Mongé.

Le 10 mai précédent, lorsque les troupes alliées se portaient au secours de la Belgique, les cavaliers français du 11e cuirassiers, entraient le soir même à Neufchâteau. Le lendemain matin, pour le 2em escadron chargé d'ouvrir la route au régiment, les obstacles s'accumulaient dès le départ. Routes nationales et secondaires sillonnées par des formations ennemies l'obligeaient sans cesse à se mettre à couvert, à tel point qu'il s'était enfoncé en forêt, perdant le contact avec le régiment et tout sens de l'orientation.

Le capitaine chargeait alors le maréchal des logis Garder d'aller reconnaître de jour l'itinéraire à emprunter de nuit par l'escadron.

Sans carte ni boussole, cheminement épuisant que de trouver, puis de mémoriser pour la nuit le parcours le moins exposé. Sans plus de repos que de nourriture, à l'aube du sixième jour, lorsque l'escadron s'était camouflé dans le parc du château des Amerois, anéantis de fatigue, les hommes de la patrouille n'avaient pu repartir. La frontière était si proche que Michel Garder repartait seul avec son collègue Mongé.

Lorsqu'ils avaient entrevu la fin du cauchemar avec les premières maisons de Pourrou-aux-Bois, une désagréable surprise les attendait : les Allemands occupaient le village. Ils échappaient par miracle aux balles des ennemis qui les poursuivaient, se perdaient en voulant brouiller les pistes et ne retrouvaient le parc du château des Amerois que le surlendemain, pour assister impuissants à l'anéantissement de leur escadron par un bataillon de feldgrau.

Les Allemands disparus, exténués et sous le coup de la perte de leurs camarades, ils étaient restés sur place, persuadés d'être dégagés par une contre-offensive française.

Après une semaine décourageante, tenaillés par la faim et la soif, ils repartaient à travers bois, marchant de jour et de nuit, évitaient hameaux et villages, risquaient cent fois la capture, se nourrissant du peu qu'ils trouvaient jusqu'à ce qu'une rivière les arrête. Par chance, amarré à un ponton de fortune, une embarcation abandonnée recelait une nasse de poissons vivants qu'ils allaient dévorer sur la rive opposée. Ragaillardis, ils poursuivaient leur route toute la nuit pour tomber, au petit matin, le long du canal de la Moselle, sur une patrouille française. C'est au soir de cette journée que nous les retrouvons à la popote des officiers du fort de Dugny. Malgré l'avalanche de mauvaises nouvelles que leur réserve le Capitaine Henri Massis, écrivain et futur académicien, nos deux héros ne s'intéressent qu'aux assiettes qu'ils vident aussitôt remplies.

A la fin du repas, Michel Garder apprend que son frère Victor a été tué à l'ennemi le 28 mai. Sous le choc, il demande la permission d'aller combattre.

Devant l'impossibilité de rejoindre le 11e cuirassiers, pris dans les filets de Saint-Valéry-en-Caux, il est affecté à un bataillon de Sénégalais à l'heure où la Wehrmacht reprend l'offensive.

Ses illusions s'évanouissent sur le champ. Fusils contre blindés ! C'est la fuite... Les vaines actions de retardement sont entravées par une multitude de fuyards civils et militaires qui

encombrent les routes et gênent toute manoeuvre. Des chevaux affolés galopent en tous sens. Ils sont si nombreux que Michel Garder, aidé de quelques autres cavaliers se voit chargé de les récupérer pour les sauver de la capture.

Dès lors, sous le feu de l'ennemi, c'est une entreprise folle que de rassembler et conduire vers l'arrière un troupeau sans cesse dispersé par la peur. Fort heureusement après Tours, l'ennemi se fait moins pressant, ses incursions aériennes plus rares. A Monbazillac, terme de cette équipée, il apprend sa nomination au grade de sous-lieutenant ainsi que la signature de l'armistice.

Pas plus qu'il ne s'accommode du renoncement, il ne peut supporter l'idée de son frère mort au champ d'honneur pour une simple passe d'armes sans lendemain. Il veut continuer à se battre. Pas un instant, il ne savoure la fierté d'arborer son nouveau grade comme une légitime revanche sur un destin jusque là contraire...

Cinq ans plus tôt, brillamment reçu à l'École de Saint-Cyr, sa candidature n'avait pas été retenue vu la date trop récente de sa naturalisation.

D'origine russe, fils d'un baron, capitaine de l'artillerie à pied de la Garde Impériale, il avait fui la Russie avec sa famille après l'accession au pouvoir des bolcheviks en 1920. Ce moment cruel s'était incrusté à jamais dans sa mémoire. Il se revoyait toujours à la coupée du destroyer. Les grandes personnes agitaient leurs mouchoirs. Un très vieux général sanglotait " Adieu Russie ". Tout près de lui, pâle, digne et amaigrie par le typhus dont elle venait de réchapper, sa mère disait simplement : " Nous reviendrons bientôt, après la victoire ". Avec l'exil, les Garder affrontaient les cruelles conditions d'existence des camps de travail de Gallipoli en Turquie, avant de débarquer en France où il fallait survivre.

Comme tant d'autres dignitaires de l'Empire déchu, l'ex-capitaine obtenait un emploi de chauffeur de taxi parisien et retrouvait ses camarades vétérans, regroupés au sein de " L'union des Services de l'Armée ". Ils se réunissaient périodiquement dans des permanences locales afin de résoudre les nombreux problèmes posés par l'exil.

Parmi ceux-ci, " L'union des Services " fondait pour ses fils, dans la plus pure tradition impériale de la Sainte-Russie, des lycées comme celui de Cannes où Michel Garder était admis avec son frère, après la mort prématurée de leur père en 1925. Là, sa foi religieuse n'avait d'égale que sa haine du bolchevisme, haine impuissante qu'il tente d'assouvir en prononçant avec trois autres amis du pensionnat le serment solennel de libérer son pays du joug communiste. Dans cet internat, on ignorait les jours fériés : la semaine on y enseignait en français selon le programme national, le week-end étant réservé à la langue et à la culture russe. A ce rythme, le niveau moyen des élèves était très élevé. Bachelier à dix sept ans, Michel Garder réussissait à dix neuf ans le concours d'entrée à Saint-Cyr.

N'y pouvant accéder, il s'engageait " volontaire " au 11e cuirassiers. Nous le retrouvons cinq ans plus tard, sous-lieutenant à Monbazillac.

Dès qu'il a connaissance de l'appel du Général de Gaulle, qui en quelques phrases annulait la déroute et maintenait la France dans la guerre, il décide d'aller le rejoindre. Il s'en confie à sa

mère qui l'en dissuade : " un exil suffit, pas deux " .

La nomination d'Henri Massis, le capitaine du fort de Dugny, au poste de conseiller ministériel le tire d'embarras. A Vichy, ce dernier, le dirige vers son ancien chef du 11e cuirassiers, le Commandant Gasser. Directeur de Cabinet du Général Weygand, nouveau Ministre de la Guerre, solidaire des protagonistes du serment de Bon-Encontre. Gasser le juge apte à poursuivre le combat au sein des Services Spéciaux clandestins sous le couvert moral du ministre mais en dehors de l'Armée de l'Armistice.

Après un bref passage aux écoutes téléphoniques à la Poste Centrale de Vichy, il intègre la légendaire société des Travaux Ruraux du non moins légendaire Colonel Paillole. Rapidement formé au T.R. 113 de Clermont-Ferrand par le Commandant Johannès, il est dépêché, sans tarder, à Paris afin d'y créer l'antenne 113 bis destinée à infiltrer le contre-espionnage ennemi et ses ramifications françaises.

L'esprit d'initiative et la liberté de comportement que requiert cette forme de guerre où la fonction prime le grade, ont de quoi enthousiasmer le jeune officier fraîchement sorti du rang. Se partageant entre la zone libre et la zone occupée, il évolue à l'aise, menant une action des plus efficaces jusqu'à son arrestation le 9 septembre 1943.

[Souvenirs de deportation \(2\)](#)

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Services allemands
29 octobre 2021

Le Kommando venu de NEUENGAMME est employé au " dégagement " des bombes non éclatées et les matinées de ce dangereux travail se passent à approcher au plus près et surtout au plus profond possible de l'engin repéré ce qui plaçait alors les déportés à l'abri ... des vues du personnel d'escorte, celui-ci se tenant, bien entendu, prudemment à distance)
Lorsque par la grâce de Dieu, la bombe répondait à l'appel de la sonde, la joie régnait parmi les terrassiers; dès cet instant, en effet, le travail pouvait se poursuivre à l'extrême ralenti; il n'y avait plus de mystère vis-à-vis des "schupos " qui demeuraient toujours invisibles, le travail continuait, matérialisé par des bruits divers de pelles et de pioches, au rythme rapide de la matinée.

Que de quarts d'heure (et d'heures !) avons-nous ainsi volé au service de déminage de la Wehrmacht ? A force de se relayer, à force de creuser (ce fut quelquefois sans espoir □ une des deux sous-équipes se trouvait soudain en présence de la bombe : elle était là, verticale ou inclinée, parfois horizontale, cachant sa charge de poudre et montrant son dangereux dispositif d'explosion. Un soupir sortait de nos poitrines car nous savions bien qu'un très léger coup de pioche eût quelquefois suffi à nous faire passer, en une fraction de seconde, de vie à trépas.

Vers 18 heures, un très dynamique artificier de la Wehrmacht se rendait auprès de chaque équipe pour contrôler le travail; il désamorçait lui-même les bombes qui se trouvaient dégagees.

Dans une atmosphère d'absolue sécurité, on fumait alors une cigarette, offerte par lui, en attendant le camion qui devait nous reconduire dans notre baraque.

Durant la période du 26 Juillet au 31 Août, date à laquelle je quittai KIEL avec quelques camarades, chaque équipe avait en moyenne dégageé une bombe par jour; le chiffre total s'élevait donc, pour l'ensemble du kommando, à environ 450.

" Les Anglais fabriquent de mauvaises bombes, une sur quinze n'éclate pas " m'avait confié un jour l'artificier. C'était me dévoiler que 6.300 bombes étaient tombées sur KIEL et avaient effectivement éclaté : Beau travail !

Cependant il n'y avait pour nous ni dimanches ni jours fériés, nous travaillions comme en semaine, de 7 heures du matin à 8 heures du soir. J'ai présent à la mémoire le jour du 15 Août au cours duquel nous n'avons cessé de creuser sous une chaleur accablante. Le découragement et le désespoir s'emparaient de nous; nous étions obsédés par l'idée que PARIS allait être ou était déjà évacué par l'armée allemande, et nous voyions de notre lointaine terre d'exil, Parisiens et Parisiennes fêter joyeusement la Libération.

Combien de fois ai-je ce jour là, pensé à tous les miens, à mon patron de la Résistance, à mes amis et à mes camarades : je n'étais pas seul à m'évader dans ces rêves, car le silence entre nous était complet. Nous n'entendions que le cliquetis monotone des outils, et parfois, quelque délicieux chant d'oiseaux.

Le lendemain, l'équipe à laquelle j'appartenais fut désignée pour accomplir une mission particulière. On nous conduisit au canal de KIEL pour retirer un cadavre qui flottait à quelques mètres de la berge. C'était le corps d'un malheureux aviateur anglais que la mer avait poussé jusque là. Il était affreusement gonflé; par endroits, des lambeaux de chair pendaient; sa face était rongée.

Pauvre ami anglais, tu étais lourd sur nos épaules et souvent, tu voulais t'échapper. Ce sont quatre Français qui t'ont posé sur une civière et qui se sont, un instant, recueillis devant toi.

Le bruit avait couru au moment de notre arrivée à KIEL, que nous étions des condamnés de droit commun, des bandits, des assassins et des ... " terroristes ". Le terme de terroriste se devinait sur toutes les bouches lorsque nous traversions la ville pour nous rendre au travail, et semait un certain désordre dans les rues ou sur les places publiques. Le fait suivant illustrera la peur qu'éprouvait devant nos uniformes de bagnards la population de la ville.

Au début du mois d'Août, deux équipes avaient été désignées pour aller dégager deux bombes non éclatées qui venaient de traverser un immeuble de 6 étages. Une foule compacte se serrait autour du cordon interdisant l'accès du terrain dangereux. Soudain, cette foule disparut comme une volée de moineaux ; les " terroristes " arrivaient .

Nous eûmes l'occasion, par la suite, de constater un revirement dans l'attitude de la population. Lorsqu'en fin de journée, par exemple, les camions nous reconduisaient vers notre

baraque, plus d'une main anonyme nous jeta en cachette quelque friandise ou quelques cigarettes.

* *

Nous sommes le 25 Août 1944; mes trois camarades et moi travaillons déjà depuis de longues heures sous une chaleur tropicale. Nous ne sommes pas encore prêts de trouver la bombe qui est venue s'enfoncer dans un terrain sablonneux qui s'éboule sans cesse. Nous avons soif, terriblement soif. Friedrich et Walter, nos deux gardiens, nous font cesser le travail et Friedrich me demande de l'accompagner au village le plus proche pour aller chercher quelques litres d'eau. Nous marchons longtemps sous la grande chaleur avant d'atteindre la première maison dans laquelle nous pénétrons. Dans le couloir je tombe à terre, exténué. Friedrich sonne à la porte et réclame un seau d'eau à la maîtresse de maison; auprès d'elle se tient son fils âgé de 12 ans environ.

Un dialogue significatif : Pendant l'absence de sa mère, le jeune garçon entame une conversation avec Friedrich et j'entends, dans mon épuisement, le bref dialogue suivant qui mérite d'être rapporté : Le jeune garçon me montrant du doigt : - Qu'est-ce que c'est que celui-là ? - Friedrich : C'est un prisonnier français. - Le gosse : où travaille-t-il ? - Friedrich : A la campagne, aux bombes - Le gosse : Ah, tant mieux : - Friedrich ; Pourquoi ? - Le gosse : Parce que les Français sont nos ennemis héréditaires. Pourquoi n'abats-tu pas celui-là tout de suite avec ton fusil ? - Friedrich : Tu es trop petit pour comprendre. Sache seulement que c'est un homme comme moi et d'autres Allemands

Dans les derniers jours du mois d'Août, le travail tirait à sa fin; le S.S. reçut l'ordre de réduire l'effectif du kommando et de renvoyer 20 hommes au camp de NEUENGAMME.

Un sentiment me dicta d'être volontaire pour partir; je ne fus d'ailleurs pas le seul à vouloir changer d'air, car le travail était trop dangereux. Si jusque-là il n'y avait eu aucun accident c'était, nous le savions, l'effet du hasard.

Le S.S. n'avait d'ailleurs jamais manqué de semer l'angoisse parmi nous en nous annonçant notamment que plusieurs équipes du kommando de HAMBOURG avaient disparu dans les airs en moins d'une semaine.

Le 30 Août, les 20 hommes désignés pour partir prirent congé des autres plus ou moins volontaires pour demeurer à KIEL. Nos adieux, empreints d'une grande cordialité (on chanta et on s'embrassa), ne plurent guère au S.S. qui nous sépara assez brutalement et nous interdit de parler et de bouger.

Le camion des 20 partants arriva près de la baraque et lorsque, peu après il démarra, tous les bras s'agitèrent en signe d'adieu et tout le monde cria " à bientôt ".

L'allure du camion est rapide, on dirait que le chauffeur est, pressé de nous faire connaître le sort qui nous attend.

Nous parlons beaucoup des camarades restés à KIEL et, en particulier de l'équipe de la cantine de l'arsenal qui, avant notre départ, a donné à chacun de nous quelques pincées de tabac. (Elle en avait un petit stock dans un endroit secret).

Le paysage à travers le Schleswig-Holstein est joli. Nous traversons NEUMUNSTER, petite ville très riante, où les ménagères venant du marché rentrent chez elles avec des paniers pleins.

Les schupos qui nous accompagnent manifestent une humeur excellente; ils commentent - chose incroyable - les nouvelles de la radio anglaise, et j'apprends que BRUXELLES a été abandonnée par les Allemands. De joie, je roule une cigarette.

Nous apercevons au loin une immense étendue grisâtre. C'est HAMBOURG. Nous traversons la ville et sur plusieurs kilomètres, nous voyons des maisons effondrées et des installations industrielles réduites à des tas de ferraille. Ça et là des troupes de gens attendent devant des fruitiers ou des boulangers.

Un sentiment de satisfaction nous envahit. " La guerre ne peut plus durer 107 ans " lance un camarade auquel un Schupo (qui a compris) réplique avec persuasion : " Non, dans trois mois, tout sera fini ".

Une partie de la longue route qui relie HAMBOURG à NEUENGAMME est bordée tous les 20 ou 30 mètres d'amas de pierres ou de briques, vestiges de villas qui avaient dû ressembler à celles de St-Cloud ou de St-Germain, et dont quelques directeurs d'usines ou membres influents du parti étaient vraisemblablement propriétaires. Aucune de ces maisons n'a été épargnée; nous avons compté des centaines de décombres.

Le camp de NEUENGAMME est maintenant en vue. Plus nous approchons, plus nous devenons silencieux. Nous regrettons d'avoir quitté le groupe sympathique de KIEL et ignorons ce que nous allons devenir.

Retour à NEUENGAM

Dès l'entrée dans le camp, nous assistons, mes camarades et moi, à un spectacle qui en dit long sur l'état d'esprit régnant alors entre la Wehrmacht et les S.S. : paraissant inquiets et fatigués, 19 Sous-officiers de la Wehrmacht sont alignés sur la grande place d'appel; soudain arrivent deux S.S, qui les déséquipent, se font remettre leurs objets personnels et procèdent ensuite, selon les règles de " l'art ", à un sérieux " passage à tabac " de leurs victimes.

L'un des deux leur cingle le visage avec un ceinturon tandis que l'autre leur distribue sans compter de magistraux coups de bottes au derrière. Les Sous-officiers de la Wehrmacht qui ont " encaissé " les coups sans broncher, sont pourchassés comme des chiens jusqu'à la porte de la prison du camp. Le bruit courut le même jour qu'ils devaient être pendus le lendemain; sans doute avaient-ils été mêlés à la conspiration du 20 Juillet.

Cet incident grave renforça l'espoir que nous avons déjà de rentrer bientôt en France; pour nous, une chose pareille signifiait une révolution au sein de l'armée allemande et, partant, une fin rapide de la guerre.

Tous nos anciens camarades de COMPIEGNE en rentrant du travail ce soir-là se réjouirent de cet évènement. Harassés par leur dure besogne (Ils déchargeaient des péniches à longueur de journée), cette nouvelle leur apporta un véritable réconfort. Jamais depuis notre départ de France, notre moral n'avait été meilleur.

Notre séjour à NEUENGAMME ne devait pas être de longue durée, dès notre arrivée au camp on parlait déjà de l'envoi d'un kommando de 60 hommes pour les environs de HANNOVER. Ferions-nous partie de ce convoi ou ... d'un autre qui serait formé plus tard ? Nous ne le

savions pas. En tous cas, l'administration du camp prit soin de nous ; les 20 « Kiélois » passèrent aux douches, au " coiffeur ", et reçurent en échange de leurs loques crasseuses, un uniforme propre et ... bien repassé.

Le lendemain s'écoula assez calmement; personne d'entre nous ne partit travailler. C'était l'indice certain d'un très proche départ. Le jour suivant, on nous rassembla sur la grande place du camp où 40 russes et polonais se trouvaient déjà.

Le sort en était jeté : nous partions avec eux dans les environs de HANNOVER. Notre embarquement se fit en gare de NEUENGAMME, en fin de matinée. Le kommando avait été divisé en deux groupes de 30 hommes, occupant chacun un wagon-à-bestiaux.

Malgré ce confort relatif, le souvenir de l'embarquement du 15 Juillet (Compiègne) me revint à l'esprit avec intensité; je mesurai le chemin que j'avais parcouru.

Qu'allions-nous maintenant devenir ? Quand nous dirigerions-nous enfin vers le Rhin et vers Paris ? Pour l'instant, nous traversions une grande forêt recouverte de bruyères qui scintillaient au soleil. C'était la " Lüneburger Heide", paysage magnifique, respirant la paix et qui éveilla en nous certaine tentation.

Il ne fallait cependant pas y songer; nos nombreux gardiens, répartis dans deux wagons-voyageurs qui encadraient les nôtres, veillaient sur nous. C'eut été d'essayer de mettre nos rêves à exécution.

- V - Au CAMP de HANNOVER-MISBURG (2 Septembre - 2 Novembre 1944)

Le train stoppa vers 8 heures du soir en gare de MISBURG : on forma les rangs rapidement et la colonne se mit aussitôt en route vers le camp. Le Sous-officier S.S. qui commandait le détachement ne voulut pas manquer de se signaler à cette occasion en bottant sérieusement le derrière de quelques malheureux traîneurs ou de quelques autres qui n'avaient pas, à son gré, une allure suffisamment martiale.

A notre gauche s'étendait sur plusieurs kilomètres. la raffinerie de pétrole dont nous avait parlé un gardien au moment de notre arrivée en gare.

Ses nombreuses cheminées lézardées ou renversées, ses grands réservoirs inclinés ou complètement aplatis témoignaient - à notre vive satisfaction - de nombreux passages efficaces de bombardiers lourds.

Bientôt nous vîmes au loin, au milieu d'un pré, quatre tentes immenses autour desquelles circulaient en nombre considérable des "bagnards" qui portaient l'uniforme bleu et blanc. Sans aucun doute, c'était là que nous nous rendions.

Notre arrivée ne passa pas inaperçue, car nous fûmes aussitôt entourés par les détenus du camp qui, sauf quelques Français et quelques Belges, nous réservèrent un accueil assez froid et même hostile; une grande partie d'entre eux nous fit comprendre par toutes sortes de gestes, que nous pouvions nous préparer à être maltraités.

Le "doyen" du camp, un Allemand, condamné de droit commun, se trouva quelque peu embarrassé pour nous loger. Après s'être enquis auprès de ses 4 sous-ordres, chefs de " block " , des possibilités de couchage, il appela le " docteur " du camp (un étudiant en médecine,

français)

et nous entendîmes avec stupéfaction le dialogue suivant : - Le "doyen" : " J'ai encore besoin de 8 châlits pour coucher les derniers; combien y a-t-il de morts aujourd'hui ? " Le "docteur" : " trois " Le "doyen" : " trois seulement ? " Le "docteur" (à part et tout bas) : " c'est bien suffisant ". Le "doyen" (s'adressant alors aux chefs de block) : " J'espère qu'il y aura d'autres morts cette nuit; demain nous pourrons loger les derniers; pour l'instant, qu'ils s'arrangent "...
Telle fut notre première prise de contact avec le camp de MISBURG.

L'effectif du camp était de 1.600 hommes environ. Chaque tente en abritait 400. Grosso modo, on comptait 50 % de Russes, 40 % de Polonais et 10 % de Français et Belges.

L'unique ameublement de la tente comprenait 130 châlits à 3 étages posés à même le sol et séparés entre eux par de très étroits passages; il y avait aussi - à tout seigneur tout honneur - le châlil, la table et le tabouret personnel du " Kapo " (ainsi s'appelait le chef de block); ils étaient placés à l'extrémité de la porte d'entrée, seul endroit où il y avait un peu d'air et de lumière.

Faute de place, les détenus n'avaient pas de réfectoire; pour manger, ils s'installaient dans la cour du camp. Par mauvais temps, le " Kapo " distribuait la soupe à l'intérieur de la tente mais la cohue était telle, pendant et après la distribution, que beaucoup de détenus préféraient aller manger sous la pluie ou .. dans les cabinets.

Le "Kapo" était responsable devant le "doyen" de l'ordre et de la discipline à l'intérieur de son "block". Il était secondé par quelques Allemands, comme lui condamnés de droit commun, qui briguaient d'ailleurs sa place. Il voulait constamment être tenu au courant des faits et gestes de ses forçats; il était à cet effet entouré d'une trentaine d'informateurs ou conseillers qu'il choisissait parmi les plus jeunes détenus et qu'il répartissait à l'intérieur du " block " .

Cet Etat-Major auquel venait encore s'ajouter le coiffeur, le portier et le balayeur, menait une vie joyeuse : plusieurs fois par semaine, les élus se réunissaient la nuit autour de la table du Kapo pour festoyer. Que de rations appartenant à la collectivité ont ainsi été englouties. Que de coups de matraque ont été donnés à ceux qui, par malheur, avaient eu l'audace de s'insurger contre de pareils procédés.

A 5 heures, quelques brefs coups de sifflet annonçaient l'heure du réveil; il fallait faire vite pour se lever car les fidèles adjoints du " Kapo " maniaient la matraque avec facilité.

Hâtés de retourner sa paillasse et de ramasser les nombreux petits brins de paille qui se trouvaient sur le sol plein de crachats.

Les 1.600 détenus du camp ne disposaient que de 30 robinets pour faire leur toilette; il est vrai que beaucoup d'entre eux ne se lavaient que tous les deux ou trois jours ou même pas du tout. Néanmoins, il fallait là encore ne pas s'attarder afin d'échapper aux coups qui impitoyablement s'abattaient sur les derniers.

Le rassemblement pour l'appel avait lieu à 5 h.45, l'appel à 6 h.30, le départ pour l'usine à 6 h.
Une raffinerie bien repérée :

La raffinerie de pétrole dans laquelle nous travaillions et qui occupait aussi des prisonniers de guerre français et anglais, était située à moins de 500 mètres du camp.

Fortement encadrées par des gardiens S.S., les équipes - qui comprenaient entre 30 et 60 hommes - arrivaient sur leur chantier à 7 heures et se mettaient aussitôt au travail.

L'entreprise, déjà très sévèrement touchée par les bombes de la R.A.F., n'en continuait pas moins à recevoir la visite des aviateurs anglais.

Pratiquement, notre travail qui consistait à déblayer les ruines, à remettre en état de nombreuses canalisations et à réparer les voies ferrées transformées en montagnes russes, ne servait absolument à rien.

Ce que nous accomplissions en huit jours était automatiquement réduit à néant le neuvième et tout était à recommencer.

Il va sans dire qu'il en résultait un certain relâchement dans le travail; mais les " Vorarbeiter " (condamnés allemands faisant fonction de contremaîtres) nous rappelaient souvent à l'ordre et ne se trouvaient pas embarrassés pour stimuler notre énergie : ils nous lançaient dans les mollets tout ce qui pouvait leur tomber sous la main.

A n'en pas douter, c'était entre les " Vorarbeiter " des différentes équipes, la lutte pour la prime de rendement !

A 10 heures, une pause de 10 minutes nous permettait de reprendre un peu de souffle et deux heures plus tard, les " Vorarbeiter " assuraient sur le chantier même la distribution de notre soupe.

Fréquemment, ils faisaient preuve de la plus flagrante injustice en remplissant plus ou moins les deux louches auxquelles chaque détenu avait droit; inévitablement des querelles éclataient mais l'ordre était immédiatement rétabli par les " Vorarbeiter " qui donnaient de violents coups de louche sur la tête de ceux qui n'avaient pas l'heur de leur plaire.

Nous, Français, n'étions pas leurs préférés, mais nous possédions l'amitié des prisonniers de guerre français et anglais, qui, saisissant des occasions favorables, venaient jusqu'à nous pour nous donner leur " rabiote ", il fallait faire vite et, bien souvent, nous n'eûmes même pas le temps de serrer la main de nos braves compagnons.

Le travail reprenait à 13 heures et cinq heures durant les détenus accomplissaient leur lourde besogne d'esclaves. Aucune pause générale n'était prévue dans l'après-midi mais, par groupes de 10 ou 12 (sous la conduite d'un gardien) les détenus de chaque équipe étaient autorisés à se rendre aux lieux d'aisances situés en dehors des chantiers. On gagnait là un temps précieux car le nombre de " places " se réduisait à quatre et chacun se faisait prier pour sortir. Plus d'une fois le gardien vint interrompre les derniers en les délogeant à coups de crosse.

La " parade " de rentrée :

A 18 heures enfin les 1.600 détenus, las, couverts de poussière et ruisselants de sueur, se rassemblaient et regagnaient le camp. A l'entrée se tenaient le grand chef S.S., son Etat-Major et les Kapos ; malheur à celui dont le pas cadencé laissait à désirer : Il était immédiatement

roué de coups par les Kapos qui, sous l'oeil de leur maître, se sentaient autorisés à donner libre cours à leurs instincts sanguinaires.

Lorsque les détenus avaient rejoint le camp, ils n'avaient qu'un seul souci : celui de remplir leur ventre affamé. La nourriture du soir était plus substantielle que la soupe du midi. Elle était amenée dans plusieurs bacs devant l'entrée de chaque tente et répartie par les soins du Kapo et de quelques " Vorarbeiter " .

Les 4.000 détenus, maintenus en files Indiennes par un imposant service d'ordre, défilaient un à un devant les préposés à la distribution et recevaient, dans leur gamelle, ce que comportait le menu du jour.

Ainsi des pommes de terre ou des carottes non épluchées et non lavées, des sardines salées ou de la mortadelle - ersatz - nageaient dans la soupe aux choux ou dans la soupe aux navets.

Les plus difficiles s'étaient très rapidement accommodés de cette pâtée peu séduisante car il fallait manger et l'on mangeait de bon appétit; la longue et harassante journée de travail pouvait excuser en partie notre glotonnerie; mais ce qui l'excusait davantage, c'était la crainte de tomber dans un guet-apens ou d'être victimes de la bousculade journalière, combinée par des êtres plus affamés que d'autres, et au cours de laquelle, invariablement, le contenu des gamelles se répandait à terre.

C'était alors une mêlée générale pour la possession de quelques pommes de terre, sardines ou feuilles de choux. Les "Kapos" et "Vorarbeiter" demeuraient absolument indifférents à ce spectacle; jamais ils ne voulaient intervenir dans ces conflits qu'ils jugeaient insignifiants.

A 20 heures, un coup de sifflet ramenait le calme dans le camp. Tout le monde rentrait au " bercail " mais il fallait faire bien des calculs au moment de pénétrer dans la tente pour ne pas être gratifié d'un dernier coup de gourdin de notre puissant seigneur.

Triste week-end :

Personne ne quittait le camp le samedi après-midi. L'emploi du temps prévoyait une série de travaux de nettoyage et d'entretien à l'extérieur et à l'intérieur de chaque baraque et, en plus, le passage aux " douches " de tous les détenus.

Ces " douches " qui n'étaient en fait qu'un simple passage sous les robinets grands ouverts, n'attiraient cependant pas tout le monde; quelques détenus essayaient de s'y dérober en se faufilant dans une baraque voisine ou dans le refuge permanent qu'offraient les lieux d'aisances.

Cela n'échappait pas toujours au " Kapo " ou à ses dévoués informateurs qui amenaient immédiatement les délinquants sous les robinets; ils leur faisaient alors subir le supplice de la brosse à chiendent jusqu'à ce que le sang apparaisse sur leur peau tuméfiée.

Ce supplice durait parfois 10 minutes et les hurlements que ces malheureux faisaient entendre n'avaient plus rien d'humain. Sous peine de subir le même sort, nous ne pouvions pas essayer d'intervenir; nous étions là, impuissants devant le martyr de nos camarades, impuissants surtout contre la cruauté du chef de bloc et de ses acolytes.

La journée du dimanche se déroulait généralement dans le calme; chacun s'allongeait sur sa paillasse, se laissant gagner par le sommeil

1942-1943 : Sabotage des liaisons telephoniques allemandes et arrestation du Capitaine Gatard

Category: 1940-1942,1942-1945,2ème Guerre Mondiale (1939-1945),Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Renseignement,Services allemands
29 octobre 2021

Nous publions ci-après le témoignage de M. Jacques DUMAS-PRIMBAULT, Directeur régional des Télécommunications, à Limoges en 1943, sur les circonstances qui ont précédé l'arrestation à Limoges en mai 1943 du Capitaine GATARD, dont l'A.A.S.D.N. a honoré la mémoire au cours de son Congrès de Lyon.

Ce récit a le mérite de souligner l'intensité de l'action résistante dans cette région et le patriotisme engagé des fonctionnaires des Télécommunications.

Quand, en novembre 1941, les Allemands occupent la zone sud, Limoges devient pour eux un centre de communication important, et ils réquisitionnèrent nombre de circuits pour leur usage.

Or il se trouve que, dès 1942, j'avais reçu la visite d'un de nos jeunes " conscrits " de l'école polytechnique, le Capitaine Jean Gatard, qui, en fait, faisait de l'espionnage, ou plutôt du contre-espionnage, pour le compte de l'armée française.

Nous devînmes intimes et, pendant un an, je lui passais pas mal de renseignements. En avril ou mai 1943, il m'annonça, tout joyeux, qu'il disposait maintenant d'une liaison directe (radio, bien sûr avec Alger et qu'on lui demandait la carte des circuits de commandement allemands.

Dès le soir, vers 19 heures, à l'heure où le bâtiment était vide et l'équipe allemande au " rata ", je descendis et relevai la liste des circuits allemands. Le lendemain, vers midi et demie, dans le bâtiment tranquille comme d'habitude, Gatard passa me voir et je la lui remis.

Or, au milieu de l'après-midi, son épouse, Denise Gatard, qui s'était liée d'amitié avec ma femme, vint lui annoncer que son mari avait été arrêté vers 14 heures par la police alors qu'il rentrait chez lui. Coup dur, car il devait avoir sur lui la liste manuscrite, de ma main, des renseignements recueillis la veille.

J'eus très, très chaud..., et restais sur le qui-vive pendant 24 heures, jusqu'à, ce que, le lendemain, Étienne Moineville, qui appartenait au même réseau, m'apprit que Gatard avait eu

le temps, dès la visite qu'il m'avait faite la veille, de passer voir son radio... et, par conséquent, de lui remettre le papier compromettant.

J'étais donc hors d'affaires ! Gatard ne l'était pas hélas ! Incarcéré par les Allemands à la caserne Marceau qu'ils occupaient, il essaya de s'en évader et se brisa les deux chevilles en sautant d'un mur. Repris, maltraité, durement interrogé, il put cependant donner de ses nouvelles par M. de Cathen qui, en sa qualité de délégué de la Croix-Rouge, obtenait parfois, à cette époque, l'autorisation de visiter certains prisonniers.

C'est par cette voie que le malheureux Gatard put faire passer à sa femme le nom du " traître " qui l'avait vendu.

Quelques semaines plus tard, Gatard fut transféré à Lyon, condamné par un conseil de guerre, et fusillé au Fort Montluc en août 1943.

Bien sûr, les autorités allemandes avaient des liaisons radio hors d'atteinte de tout sabotage, mais elles tenaient cependant beaucoup à leur réseau fil, et celui ci était beaucoup plus fragile.

Le câble Limoges-Ussel (un des deux seuls câbles LGD qui, à l'époque, desservait Limoges), avait été vite coupé au pont de Combade. Quant aux grandes artères aériennes sur voie ferrée, vers Châteauroux, Guéret, Brive, Périgueux, leur état, au fur et à mesure que l'on avançait vers la libération, était devenu une vraie mascarade.

Les voitures K du service des lignes partaient chaque matin pour réparer les artères signalées coupées... et les rétablissaient de façon que les Allemands du répartiteur puissent constater leur action ; puis les chefs d'équipe faisaient le nécessaire auprès du maquis ou de ses patriotes locaux, pour qu'elles soient recoupées dans la nuit.

[Le Réseau Marco du réseau Klebler SR](#) [Guerre](#)

Category: 1940-1944 : Résistances en France, 2ème Guerre Mondiale (1939-1945), Europe de l'Ouest, Extraits de bulletin, Général Henri Navarre, Renseignement, Services allemands
29 octobre 2021

Parmi les formations du « Réseau Kléber » du S.R. Guerre, le réseau « Marco » a eu un rôle essentiel que retrace son créateur, notre ami de SAINT-HILAIRE et dont l'ouvrage du général NAVARRE « Le Service de Renseignements » a souligné l'importance et les mérites.

Nous reproduisons ci-après les circonstances qui ont présidé à la reconstitution historique de « Marco » et les commentaires de SAINT-HILAIRE sur la naissance et la vie de ce réseau qui fut son oeuvre.

Un jour d'automne, en 1980, un lunch de « retrouvailles » réunissait une quarantaine de

personnes. Elles étaient toutes entre deux âges, c'est-à-dire entre le troisième et le quatrième. Les plus jeunes qui n'avaient pas encore trois fois vingt ans, évoquaient des souvenirs de leur vingtième année. Les plus anciens venaient d'avoir quatre fois vingt ans, et les mêmes souvenirs étaient ceux de la « force de l'âge ». Les uns et les autres avaient surmonté, ensemble mais souvent sans se connaître, les rigueurs des années « terribles », celles de l'occupation allemande, en s'efforçant de contribuer à l'avènement de jours meilleurs par des moyens à leur portée.

Ils avaient choisi un combat où l'adversaire est constamment traqué par des cerveaux, des yeux et des oreilles, tenant lieu d'armes à des combattants sans armures, sans uniforme et sans troupe. Certes, ils avaient des chefs, mais ils n'en connaissaient généralement qu'un seul ; et les missions qu'ils en recevaient les éloignaient de lui comme de leurs camarades. Parfois, à leur retour, ils ne trouvaient plus personne. D'autres fois, c'est eux qui ne revenaient pas.

C'est pourquoi les anciens combattants réunis ce jour-là ne ressemblaient guère à une amicale régimentaire. D'abord, ils étaient des deux sexes. Ensuite, ils ne se connaissaient que par petits groupes, et certains groupes n'avaient jamais vu les autres. Enfin, les grands chefs, celui qui commandait depuis l'Auvergne (le clandestin), et celui qui siégeait à Alger, voyaient pour la première fois un important échantillonnage des quelque cent soixante-dix agents immatriculés par le réseau.

Quant au chef de réseau, sans avoir pu connaître à l'époque considérée tous ses collaborateurs dispersés sur la moitié nord de la France – car il était installé (si l'on peut dire) à Paris – il était seul à en savoir assez, ses archives aidant, pour répondre aux vœux de tous : reconstituer l'histoire de leur réseau.

Un service de renseignements, avec ses structures nationales et internationales permanentes et parfois anciennes, obtient toujours les résultats appréciables. Tel fut le cas du S.R. français, institutionnel ou clandestin, et l'Histoire se charge de le démontrer.

Il n'en est pas forcément de même pour un Réseau de Renseignement clandestin, créé de toutes pièces pour répondre aux nécessités stratégiques de l'époque, mais soumis à tous les aléas de la clandestinité, pourchassé par l'adversaire, et parfois ballotté dans les mouvements du champ de bataille.

On peut toujours dire que l'on a créé un Réseau de Renseignement parce qu'on a eu l'intention de « faire du renseignement ». Encore faut-il prouver que ce but a été atteint. Et pour qu'il en soit ainsi, il est nécessaire que le renseignement ait été recueilli, transmis à qui de droit, et en temps utile. Reste à savoir si l'exploitation est intervenue, également en temps utile, mais ce n'est plus de la responsabilité d'un Réseau.

En ce qui concerne le réseau MARCO, avant de dire ce qu'il a pu faire en matière de renseignement – son activité exclusive – il convient d'abord de constater ou de rappeler :

- qu'il a pris la suite du poste S.R. de Paris (antenne de P2) en assurant ainsi dans la zone nord la continuité du S.R. KLÉBER, mais qu'il y a tout de même eu « hiatus » dans la fourniture du renseignement de type « O.D.B. » du fait que la destruction de P2 précéda la création de MARCO ;

- que l'intervention relativement tardive de MARCO dans la bataille du renseignement (vers le 1er janvier 1944), et sa courte durée en clandestinité (environ 8 mois), lui permirent de résister au perpétuel harcèlement de l'adversaire (1), donc de rester efficace ;

- que la quasi-totalité de son effectif permanent était composée de résistants anciens récemment reconvertis au renseignement ; un recrutement sélectif et un encadrement de quelques officiers déjà entraînés (2) avaient heureusement réglé le problème de l'instruction technique.

La mission prioritaire pour MARCO me semblait être de fournir en permanence aux États-majors concernés les renseignements leur permettant de tenir à jour l'ordre de bataille (ODB) des troupes d'occupation. Sauf le cas rarissime d'une information globale obtenue par document (ce qui ne nous est jamais arrivé), je n'ai pas imaginé d'autre procédé que le « ratissage » systématique du terrain, permettant de déceler et d'identifier les unités et les états-majors en stationnement ou en mouvement.

Aux échelons d'exploitation, le rassemblement des morceaux du « puzzle » reconstituerait les grandes unités, seules prises en compte pour l'ordre de bataille.

Il s'agissait donc d'une prospection méthodique que nous programmions nous-mêmes, mais nous avons aussi à répondre aux questionnaires, et à nous conformer aux orientations. Pour y parvenir sans discontinuité, il nous fallait un effectif nombreux et de qualité, et nous pûmes le réunir au point d'être en mesure de pallier de nombreux accidents. On sait aussi que les liaisons et transmissions ont fonctionné de telle sorte que les résultats acquis par les équipes de recherche sont parvenus en temps utile aux destinataires habituels (le S.R. d'Alger et le B.C.R.A. de Londres). Et l'on a vu qu'avant la libération de Paris, nous avons pu renseigner directement l'O.S.S. (3) du XIIe groupe d'armées U.S., en opérations.

Mais la notion de « Réseau » serait beaucoup trop restrictive si on n'y comprenait que les agents recrutés, instruits et administrés pour servir à plein temps, tout comme dans une unité de l'armée régulière. Autrement dit, les éléments constitutifs d'un réseau (au moins dans le « renseignement ») ne sont pas seulement ceux que l'on appelait « les agents P2 ou P1 » (4) dans le jargon administratif de la clandestinité. Chez MARCO, les agents de recherche dont il vient d'être question - tous « P » évidemment - ne furent pas les seuls à travailler pour l'O.D.B. Participèrent également à cette tâche des organisations amies qui avaient aussi une activité S.R., généralement accessoire, mais parfois structurée quand elles avaient créé un « Deuxième Bureau ».

Mais dans tous les cas elles n'avaient pas les moyens de transmettre à un utilisateur qualifié, directement et en temps utile, des renseignements qui sont toujours urgents par hypothèse.

Dans la catégorie des organisations ayant une structure de « renseignement », je citerai :

- Le Deuxième Bureau de l'O.R.A. qui, dans ses synthèses reproduisait des renseignements O.D.B. signés MARCO, mais apportait aussi des renseignements de même nature en provenance de ses officiers régionaux ;

- Le S.S.M.-précurseur du lieutenant-colonel NAVARRE; on sait que ce dernier échangeait avec moi, chaque semaine, des papiers S.R. contre mes papiers C.E.;

- Le Deuxième Bureau de « Libération », dont le pseudo était « Léon ».

Pendant quelques mois nous avons transmis le « courrier de Léon » auquel « Kléber » attachait de l'importance, mais aujourd'hui nos trous de mémoire ne nous permettent plus d'identifier la personne de « Léon ».

- Le Deuxième Bureau des F.F.I. de la Région parisienne avec lequel j'étais en rapports personnels ; il avait habituellement ses moyens de transmission autonomes ; mais on a vu qu'au mois d'août 1944, il a dû me confier son courrier O.D.B. pour l'armée américaine ;

- Le Comité d'Action contre la Déportation (C.A.D.), dont le chef était alors Léo HAMON. Nous avons des contacts assez fréquents dans les bosquets des Tuileries, et il m'apportait fidèlement la collecte de son organisation ;

- Enfin Jean MAURICHEAU-BEAUPRE, très introduit dans le milieu des Beaux-arts, et qui logeait à ce titre dans les combles du Louvre, affectionnait aussi les Tuileries pour nos rendez-vous. Il avait bien sûr des « tuyaux » de toute provenance. Mais il devint un jour chef du Groupe France-Sud « rattaché » au réseau « Samson » du S.R. Air. « Il couvrait une bande de 50 km le long de la Méditerranée, de la frontière italienne à Montpellier » (cf. Le S.R. Air du général BEZY, page 185).

C'est sans doute la raison pour laquelle, paradoxalement, les archives de MARCO - réseau de la zone nord - sont abondamment pourvues de renseignements O.D.B. sur toute « la Côte », et sur l'Italie. (Je me rappelle les avoir remis à l'O.S.S., faute de mieux, en août 1944). Il faut croire que ce groupe France-Sud avait plus de facilités à évacuer ses fournitures sur Paris (MARCO) et sur sa hiérarchie méridionale.

Cependant, parmi les amis qui renseignaient MARCO, et que MARCO a pu aider, notamment pour la transmission de leurs fournitures, il n'y avait pas que des spécialistes de l'O.D.B.

Il y eut aussi, par exemple, de bons observateurs de la politique et de la haute administration, des industriels connaissant bien la question du pillage de l'économie française, et de l'utilisation de notre industrie par les autorités civiles et militaires d'occupation. Il y eut enfin le cas très rare d'un diplômé des hautes études germaniques, autorisé à circuler librement en Allemagne, et « s'autorisant » à rapporter de ses voyages toutes informations intéressant les Alliés, dont celles concernant la fabrication des armes secrètes.

Mais son réseau « AUBRAY » était une émanation du très officiel commissariat à la main-d'oeuvre en Allemagne. Ce qui nous ramène aux divers organismes ou réseaux faisant du noyautage des administrations publiques, plus ou moins affiliés au « N.A.P. » et au « Super N.A.P. », spécialisés en la matière.

Il y avait donc, sur le terrain, un certain enchevêtrement de compétences, grâce aux bonnes relations et la grande appétence pour le renseignement « tous azimuts », dans un milieu somme toute assez restreint, si l'on ne compte que les personnes susceptibles d'avoir entre elles, sans enfreindre les règles du cloisonnement, des relations « au sommet ».

Pour n'oublier personne et rendre justice à tous, une dernière constatation s'impose :

Les réseaux n'avaient pas le monopole du patriotisme et de la compétence, et la plus élémentaire prudence les dissuadait de toute publicité. Un fonctionnaire bien placé pour telle ou telle catégorie de renseignement pouvait être collègue sans le savoir d'un membre du N.A.P. ou super-N.A.P., et devenir le fournisseur d'un réseau de renseignement qu'il « glanait » sur tout le territoire. Cela s'est produit souvent chez MARCO, et c'est pourquoi j'en parle savamment.

Biographie du colonel Serot par colonel Paul Paillole

Category: Biographies,Biographies memorial,Colonel André Serot,Europe de l'Ouest,Renseignement,Services allemands
29 octobre 2021

Vosgien, fils d'un maréchal des logis-chef de gendarmerie, il tirait de ses origines simplicité, droiture et cet amour de son pays, qui allait conduire sa destinée.

En 1915, dès le début de la première guerre mondiale, à dix-huit ans, il s'engage dans l'infanterie.

En 1916, il est élève officier à Saint-Cyr. Un an plus tard, il passe dans l'aviation. Nul ne l'entendra jamais évoquer ses faits d'armes...

La paix revenue, la vision lucide d'une inéluctable explication francoallemande, autant que son besoin d'action, le poussent vers le Service de Renseignements. C'est faire vœu de désintéressement, de sacrifice et de pauvreté.

En 1923, il est affecté au poste de Strasbourg, où déjà son goût pour le contre-espionnage se manifeste. Précurseur de l'intoxication, il s'infiltré dans l'Abwehr. Dans le, même temps, il pousse d'audacieuses recherches au plus profond de l'industrie aéronautique allemande.

Du poste de Belfort, où il a été affecté **en 1933** il transmet des rapports d'un intérêt capital sur les études et la production du troisième Reich, révélant l'état des recherches nazies jusque dans les domaines les plus secrets de l'aviation à réaction.

Tant d'activités audacieuses ne pouvaient que laisser des traces. En Allemagne, Sérot identifié devient l'homme à abattre. En Suisse, c'est l'indésirable et insaisissable agent du Deuxième Bureau, trouble fête de la sacro-sainte neutralité suisse, générateur permanent de complications diplomatiques. Imperturbable, maître de lui autant que de son métier, il poursuit sa mission.

Le désastre militaire de **juin 1940** l'oblige à une action totalement clandestine. Recherché par l'ennemi, il change son fusil d'épaule et se lance résolument dans la chasse à la trahison. Avec cet autre aviateur qu'est Mayeur, tout aussi résolu que lui dans sa volonté de lutte, il jette les bases des services de sécurité de l'armée de l'Air.

En novembre 1942, " Lors de l'occupation totale de la France, une élémentaire prudence nous contraint à forcer Sérot à se mettre hors de portée de la Gestapo. Il rejoint Alger, où il aura, **en janvier 1943,** la généreuse pensée de joindre ses efforts aux miens pour diriger les services de contre-espionnage et structurer définitivement la sécurité militaire. Jamais, je n'ai eu collaborateur plus dévoué, plus efficace, plus loyal, plus discret et plus humain.

Hélas, son épouse est demeurée en France. Impuissant à saisir l'homme, l'ennemi se venge sur la femme. Betty Sérot est déportée à Ravensbrück. Pendant vingt-quatre mois de " nuits et brouillards ", elle va être le pitoyable otage dont l'épreuve douloureuse suscite chez son époux une angoisse mortelle que l'impression de sa responsabilité rend plus cruelle encore. Couple meurtri et résigné, André et Betty gravissent alors le faite du surhumain.

La délivrance intervient. Marquée pour la vie, chancelante, Betty va affronter de nouveaux tourments. Sérot, après avoir dirigé l'ensemble des services de sécurité des forces armées françaises, est désigné comme délégué de la France à la mission des Nations Unies en Palestine. Aux côtés du comte Folke Bernadotte il va en Terre Sainte, porter aux hommes déchirés par la haine, ce message de réconciliation et de fraternité qui fait son idéal spirituel. Pourtant, un funeste pressentiment l'habite : l'échec de ses efforts et la mort.

En juin 1948, il vient à Paris et m'ouvre son cœur de chrétien: " Je ne reviendrai pas vivant de là-bas. Mais qu'importe. Si vous saviez quelle quiétude m'envahit, lorsque certains soirs je gravis seul le calvaire et me recueille sur le Mont des Oliviers ".

Le 18 septembre 1948, il est assassiné à Jérusalem, en même temps que le comte Folke de Bernadotte.